

Sans être sorti de Roumanie, il m'arrivait de vivre en français.

La littérature de l'exil commence à la sortie du ventre maternel.

Après, c'est chacun son parcours, son karma, son mektoub. On peut imaginer une maison à quelques étages où à chaque niveau nous accueille un parler. Il est naturel de rester au rez-de-chaussée mais quelques-uns montent au premier par obligation ou envie. De rares oiseaux s'enhardissent plus haut.

On ne demande pas un droit de séjour à une langue, on l'habite ou pas, sans forcément franchir les frontières. Entre la langue du cœur et celle de la raison, le meilleur dictionnaire s'éploie dans la calligraphie de l'idiome intérieur.

Depuis Ovide et ses tourments au Pont-Euxin, ceux qui ont traversé les pays et les langues n'ont pas inventé la poudre ; ils ont juste pris un peu la poudre d'escampette pour rester dans la course biographique.

Je suis né sous une bonne étoile : le français est venu me chercher dans le lit. Il m'a tendu un miroir et, miracle, je me suis reconnu en lui !

Le mot fait l'homme.

J'ai toujours été attiré par les mots.

Je ne sais pas si l'attraction a été réciproque mais je me suis toujours senti mieux parmi les mots que parmi mes congénères.

Tout petit déjà, j'étais émerveillé par leur pouvoir magique qui métamorphosaient les visages des interlocuteurs en un rien de temps, par les joutes verbales auxquelles j'avais la chance d'assister dans la maison où je suis né.

Des mots à la langue, de la parole dite à la parole écrite, il n'y a qu'un pas : j'ai écrit mon premier conte sur la machine à écrire de mon père, à l'âge de 7 ans.

Dans le paradoxe de l'œuf et de la poule, les œlogistes ne jurent que par le premier. Dans celui du mot et de l'homme, les lexicopathes suivent l'exemple. L'amour du vocabulaire peut faire voyager plus loin que la lune.

Il faut rendre à une langue ce qui lui appartient : à la différence d'un pays, une langue te reçoit les bras ouverts, sans arrière-pensées ni calculs d'apothicaire.

Le français, langue d'élection.

Le hasard m'a mis tôt sur la voie de la langue française : mes parents parlaient en français quand nous, les petits, nous ne devions pas comprendre, le meilleur ami de la famille, l'écrivain Ben Corlaci, a traduit « Le Petit Prince » avec le même que j'étais accroché à ses basques, la première poésie apprise

par cœur a été en français, etc. Et, à cause d'un accident au bac à l'épreuve du français, je suis devenu prof de français : une professeure de la commission a dit que Voltaire avait vécu au XVIIème siècle, moi, j'ai souri aux éclats et mon insolence n'a guère plu. J'ai ainsi eu droit à une moyenne de 6,67/sur 10 au bac, bien en dessous de mes notes habituelles et de ce qu'il me fallait pour réussir à faire médecine : à l'époque, pour être admis à la fac, on faisait la moyenne entre les notes du bac et les notes du concours d'admission. J'ai donc dû changer mon orientation « médecine » en « langues romaniques » pour pouvoir continuer mes études et, au lieu de soins médicaux, j'ai prodigué des soins linguistiques.

Pendant longtemps, sous la chape de plomb du régime totalitaire, je me suis réfugié dans la lecture et les livres français m'ont tellement donné que j'ai fini par entrer avec mes gros sabots de paysan du Danube dans la syntaxe française pour écrire.

Il y avait déjà des îlots francophones dans les antécédents de ma famille. Mais le français est venu sans cesse me chercher, comme un plaisir secret qui te relance pour ne plus te relâcher. On dirait, en ce qui me concerne, qu'à l'inverse de la théorie kundalini, c'est elle, la langue française, qui m'a choisi. Elle m'a séduit et accompagné dans toutes les étapes de ma biographie ; j'ai vécu une incroyable histoire d'amour avec sa littérature, surtout avec le Siècle des Lumières et le XIXème. À mon tour, j'ai essayé de lui montrer ma reconnaissance, ma fidélité, mon affection, mais elle avait sans doute mieux à faire que de noter mes contorsions sémantiques.

J'ai côtoyé de près plusieurs langues mais aucune ne m'a ébloui comme le français : c'est une langue si bien pendue, articulée, têtue, nuancée, rythmée et rebelle, cartésienne et fleurie, étymologique et ouverte, une langue sans limites qui cache monts et merveilles en série, des trésors insoupçonnés, comme un château magique dont on ne peut visiter tous les créneaux, courtines, niches et remparts, même si on lui consacre toute sa vie.

Bien sûr, la langue du ventre maternel a un statut à part, sans égal.

On peut quitter un pays, on ne quitte pas sa langue.

Pauvre utopiste, déçu par le putsch qui a transformé la révolution roumaine de décembre 89 en chair à saucisses, tuant dans l'œuf les idéaux de démocratie et laissant des milliers de cadavres « inexplicables » (et une population anéantie), je suis parti la mort dans l'âme vers l'Ouest. Je voulais voir à l'œuvre ma cible d'élection, la langue française, comment elle vit chez elle, sur sa terre natale, en dehors des livres.

En France, pendant un quart de siècle, je n'ai plus lu ni écrit en roumain, sauf la correspondance avec mes parents et quelques messages avec des amis. Mais je suis revenu au roumain, après ce hiatus de 25 ans, pour rédiger quelques livres, comme si de rien n'était. Pour l'instant, le français mène par 7 livres à 3 et l'an prochain, si tout va bien, ce sera 9 à 4.

Dans la forêt, tout le monde a la langue de bois.

***Précision :** Je ne me considère pas poète. J'écris, entre autres bêtises, des poésiettes (poèmes sans prise de tête).*

Né en Roumanie, il est l'auteur de poésies publiées aux éditions Jacques André, Galimatias et quelques autres.